

Chanson d'amour, da bada bada...

Hélène Lesage

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lesage, H. (1992). Chanson d'amour, da bada bada.... *Moebius*, (54-55), 127–130.

CHANSON D'AMOUR, DA BADA BADA...

Hélène Lesage

*Une chanson, c'est peu de chose
mais quand ça se pose... ça reste
là, allez savoir pourquoi. Ce n'est
souvent qu'une rengaine mais
quand ça se traîne sur les joies,
les peines, ça reste là...*

Extrait de chanson

Je ne vais plus le dimanche à Orly, à l'aéroport, pour voir s'envoler les grands oiseaux gris, ni pour les voir atterrir d'ailleurs, ça ne me fait plus rêver.

Je ne vais plus au bois non plus, *les lauriers sont coupés...* La belle que voilà ira les ramasser..., chantez, dansez, embrassez qui vous voulez, mais moi, je reste chez moi à ruminer comme une vache qui regarde passer les trains. *Et j'entends siffler le train* au fond de mes souvenirs, et mon Dieu *que c'est triste un train qui siffle* un dimanche après-midi quand le merle moqueur vous nargue du haut de sa branche.

Je ne vais pas au parc non plus, *les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics* m'assomment autant que la chanson de Bécaud.

J'ai le cœur à l'envers, et il lève le cœur, comme un palan, depuis que mon ami m'a quittée un dimanche à Orly. Pas de quoi en faire un drame, ça arrive tous les dimanches ces choses-là, quand les gros oiseaux gris s'envolent dans les airs... Pis les souvenirs, c'est comme les paroles d'une chanson, ça s'oublie peu à peu, quand on n'y pense pas trop souvent.

Pour ne pas y penser, je me suis mise au macramé, mais ça n'a pas duré, j'aime pas la corde, ça me donne envie de me pendre au bout, comme un hareng saur *sec, sec, sec* pendu au bout d'une corde *longue, longue, longue* à un clou *haut, haut, haut*. On hisse, hisse-toi en haut. C'est bien parce que je n'ai pas de marteau à la maison, sinon...

Après, j'ai acheté des tonnes de kleenex en solde, rempli les cendriers de mégots, noirci des pages pour lui dire : *ne me quitte pas..., je t'attendrai à la porte du garage quand tu viendras dans ta superbe auto..., je t'inventerai des mots insensés que tu comprendras*, mais j'ai pas trouvé les mots qu'il fallait pour avoir l'air fou du fou chantant ou le poignant de la Nina. J'ai eu beau lisser ma plume alfévide au bec effiloché, et tracer sur la page vide de mes jours blancs des arabesques, des signes de détresse, des S.O.S., jeter mes bouteilles à la mer, il n'a pas compris la poésie de ma bille aigue-marine. C'est pas son fort la poésie, ça commençait mal ma tentative de récupération, mon ancre était trop courte. J'ai pas encore récupéré. Je vis encore à la dérive.

Le pire c'est le dimanche après-midi. Pire que le pire c'est le dimanche après-midi quand il pleut, je ne veux pas aller me promener sous la pluie comme Françoise Hardy, pourquoi faire *j'irai pleurer sous la pluie...*, comme si par temps sec c'était pas assez pour détremper le rimmel. Même mon «waterproof» ne résiste pas. Déjà trois sticks à vingt piastres chaque, depuis... Mais pire que le pire du pire, c'est le dimanche après-midi quand il fait beau et que les amoureux... font quasiment ça en public. Moi, je ne les trouve pas sympathiques.

Bien sûr, *elle est belle belle belle, belle comme le jour, belle belle belle, belle comme l'amour*, mais c'est pas une raison pour me planter là comme un sapin, parce que main-

tenant, l'«evergreen», il jaunit à vue d'œil et perd ses aiguilles de broderie un peu partout. Deux pochettes que j'ai achetées depuis ce fameux dimanche à Orly, après que j'ai laissé la corde et la plume. C'est pas que je veuille jouer la Pénélope, dix ans aller, dix ans retour, c'est bien trop long, il ne me reconnaîtrait plus, mais la broderie ça occupe. Maintenant j'y suis habituée, je ne compte plus mes points de croix, ma couronne d'épines des dimanches longs comme des jours sans pain bénit. Mes doigts non plus ne les comptent plus, sont crucifiés depuis longtemps mes doigts. À force de se croiser pour qu'il revienne, ils ont pris une forme croche, comme un harpon pour retenir encore *l'ombre de son ombre*, pas celle de son chien car il n'en a jamais voulu.

Mon ami m'a quittée, au gai vive la rose, mon ami m'a quittée, au gai vive la rose, je ne sais pas pourquoi vivent les roses et le lilas, je ne sais pas pourquoi..., si j'le sais! Il a pris le vol de quatorze heures, un dimanche à Orly, après le déjeuner, un lapin aux pruneaux. Tu parles d'un lapin, rendez-vous à Marienbad ou dans un monde meilleur, comme on dit, à Pâques ou à la Trinité! Il a fait ses valises comme un voleur, à la dernière minute, en me disant qu'il me quittait pour «belle comme le jour», «belle comme l'amour», sans tambour ni trompette, il n'a jamais été très musicien. Le *moderato cantabile*, c'est pas son style. Il est plutôt du genre *allegro*. Moi, je préfère l'*adagio*. Alors, forcément, on n'était pas dans le même mouvement de la symphonie, c'est tout. En tous les cas, notre symphonie à nous, elle est bien achevée et j'ai fait la finale en solo, c'était pas au programme, je manquais d'accompagnement pour rester dans le ton. J'ai failli dérailler comme un train ce dimanche-là à Orly. Le chœur n'y était plus.

Partir comme ça, un dimanche après le déjeuner, sans même qu'on ait eu le temps de digérer la «nouvelle», ça vous fait l'effet d'avoir avalé tous les noyaux des pruneaux et ça vous casse une journée en deux, pas moyen de recoller les morceaux après. Du coup, je ne fais plus de lapin aux pruneaux, non plus le dimanche.

J'ai regardé l'avion s'envoler, devenir petit comme un grain de blé brillant dans le ciel bleu, il y avait juste un peu

de brume devant mes yeux, mais c'était pas dans le ciel, juste dans mes yeux parce que mes lentilles flottaient. Depuis, les dimanches après-midi sont toujours un peu couverts de brume, même quand il fait beau.

Je suis retournée tous les dimanches à l'aéroport pendant des mois, pas pour voir les avions s'envoler, ça j'en avais mon voyage, non, j'y allais pour les voir atterrir. Après je courais à la porte des arrivées... C'est beau les arrivées, c'est plein de rires. J'espérais rire aussi et pleurer en même temps, parce qu'il était là et qu'il me revenait, mais je pleurais tout le temps, je donnais l'air de m'être trompée de porte. *Dis, quand reviendras-tu, dis, au moins le sais-tu, que tout ce temps qui passe, ne se rattrape guère, que tout ce temps perdu, ne se rattrape plus.* Les gens me regardaient d'un air méchant comme s'ils m'en voulaient de gâcher leur bonheur. Alors j'ai décidé que c'était fini, que j'irai plus le dimanche à Orly. D'ailleurs, je n'aime plus les aéroports.

Avant, on allait souvent au bois, le dimanche. J'aimais ça marcher dans les sentiers ombragés, écraser sous mes pas les feuilles mortes, mais maintenant, quand j'entends une feuille craquer en se chiffonnant sous mes pieds, je sais que *les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi*, alors je ne veux plus aller au bois, ni me promener à *la claire fontaine* où le rossignol chante, lui qui a *le cœur gai*, qui a *le cœur à rire* quand moi, je l'ai à pleurer.

C'est pour ça que je passe mes dimanches seule, à la maison, en écoutant mes vieux disques et en faisant du petit point, pour l'oublier.